



Ce n'est pas que nous capitulions devant notre peur  
ou que nous ne croyions en rien  
c'est seulement que l'obscurité  
s'ouvre  
en de tels matins

s'emplissant de distance et d'étoiles, mille après mille,  
quand nous nous éveillons au goût du lait  
et à l'odeur de charbon  
dans des chambres léguées par la marine marchande  
qui entreposait au grenier, poudre  
sacs de céréales  
épices et safran

ce n'est pas que nous soyons perdus  
ou loin de chez nous

c'est seulement que le monde  
semble étrange  
en de telles nuits

quand nous reposons aux côtés de nos propres fantômes  
– parfums familiers :  
aloès et eau de Cologne  
et le ruban de douceur  
qui reste des heures sur mes mains  
quand je cherche  
le sommeil

## II. PÊCHEURS À NEWHAVEN

(d'après Hill et Adamson)

Ils réparent leurs filets  
ou se tiennent dans leur sauriserie  
sombre  
ils écoutent l'eau  
clapoter contre le bois de l'appontement  
ils songent aux nuits passées en mer  
à la palpitation  
des poissons mouchetés déversés  
sur le pont glissant

aux appels lancés à la lueur d'une lanterne  
pour que cousins et oncles  
viennent voir :

les fruits de l'océan  
  goudronnés d'un bleu difficile  
alors que les filets sont amenés  
calmes visages de sirènes  
  comme sur le point de parler

mais silencieux  
  telles les épouses qu'ils laissent derrière eux  
des semaines et des mois durant  
  sous le charme des peaux meurtries  
qu'ils rapportent de l'obscurité  
  les caisses à claire-voie

dégouttant de sel et cuivre  
  le pâle  
miroitement d'une phosphorescence  
  semblable au froid  
qui croît entre leurs mains  
  les jours de messe.

### III. PUIITS

Il en faut plus que je ne le pensais :  
plus que la maison ou que nos lits apaisés  
en notre absence,  
que le livre que tu as laissé, retourné  
sur la table de la cuisine,  
que quelques cheveux emmêlés sur la brosse, que des vêtements qui traînent  
– il en faut plus que je ne l'imaginai  
pour créer un foyer :  
processus d'excavation pour trouver  
quelque chose en moi à opposer  
au froid de l'autre,  
l'écho que tu ne perçois pas, quand je m'arrête pour écouter,  
l'inconnu qui la nuit s'éveille d'un rêve fétide  
de fossés et laitance ;  
la manière dont nous ne cessons de creuser alors qu'il semble  
n'y avoir plus rien à trouver – ou rien d'autre

que des fantômes et des prières sans réponse –  
en fait partie, sans être la meilleure partie  
espérée : c'est ce vieux besoin  
qui entretient nos forces.  
Lorsque je dis en de tels instants  
qu'autre chose nous accompagne tout le temps  
je pense à cette femme en ville  
qui m'a raconté comment elle a travaillé tout un après-midi  
– son mari et elle creusaient en pleine chaleur, les abeilles  
allaient et venaient à travers les groseilliers,  
le bruit de leur respiration  
se mêlait à l'entrelacs tourbillonnant  
du chant des hirondelles ;  
comment une heure plus tard, ils sont tombés inopinément  
sur une dalle de granite,  
ont soulevé ce couvercle pour trouver sous la pierre  
le cercle noir d'une source pure,  
se sont penchés pour humer l'odeur de terre des fruits de l'an passé,  
puis la suavité, surprenante comme la pluie ou les cris du butor,  
elle s'élève telle une pousse d'asphodèle  
qui se déploie lentement.

À présent c'est ce que je considère être  
un foyer : cette source profonde sous la maison  
à laquelle ils ont goûté une heure durant, avant d'y renoncer,  
remettant la dalle en place, pour retourner  
à tout ce qui leur est familier, immergés dans le faible ronronnement  
de la radio, ces voix aériennes  
filtrant à travers les chants d'hirondelles et d'abeilles,  
pour les rendre à nouveau plausibles bien qu'ils aient touché  
ce qui devient noir, le cœur épuré de la matière.

#### IV. CE QUE NOUS SAVONS DES MAISONS

Dimanche.

Nous allons en forêt  
pour trouver l'origine cachée de la pluie :  
un bassin peu profond creusé dans la roche  
où des chefs pictes se rassemblaient en famille  
pour réinventer le monde

– c'est du moins ce que l'on dit –  
car personne ne sait réellement qui se réunissait ici  
ni pourquoi.



l'ajonc robuste tient bon,  
braises de parfum scellées dans une couronne d'épines :

hors de saison entêté commun

– lumineux comme la notion de foyer :

non une chose possédée

ou donnée

mais la gravité douloureuse  
qui provient de se savoir sur terre  
inventif imprécis susceptible de rédemption  
et capable de garder ce que l'on aime  
en commun

d'améliorer  
par le travail et la célébration

sommé  
de faire son entrée dans le monde sans préparation

et de considérer sa place comme évidente

chaque fois  
nous rentrons en traversant les champs qui lentement s'obscurcissent  
nous retrouvons des pièces silencieuses  
et des prières qui restent sans réponse.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

## LES OIES

Chaque fois c'est la même chose.  
En route pour le travail au volant de la voiture  
en passant près du bac  
en ralentissant au milieu des champs  
d'eau et de roseaux,  
on songe aux oies

et elles surgissent  
de nulle part  
prêtes à se jouer à nouveau  
de la distance.

Il est alors rassurant  
de penser  
que quelque chose puisse être  
si ponctuel et sonore  
leurs cris éclaboussent le ciel  
au-dessus de nos têtes  
leurs corps déferlent  
vers la lumière.

À l'école  
on nous apprenait à admirer  
cet instinct de retour au pays  
intense et vivace  
présent derrière les yeux  
sans prêter attention à cette vaste merveille  
ce vain mouvement.

Je les imaginais rassasiées de savane  
de blé indigène  
une chaleur africaine au creux  
des plumes bien huilées  
ou se mêlant au sel et aux baies  
dans le sang.

J'imaginais la toundra  
des bouleaux enneigés  
des hectares de lacs et d'ozone  
et la lueur inattendue  
d'une lumière perdue  
entre les arbres

mais je ne pouvais concevoir les cartes  
grâce auxquelles elles voyageaient :  
des kilomètres d'espace  
gravés dans la géométrie humide  
du cerveau.

Je ne pouvais concevoir  
l'attraction et l'emprise de la terre natale  
à moins que leur dessein n'ait été le jeu :  
cette mauvaise raison  
de joie délibérée.

Par ici  
elles arrivent en général  
par groupes de six ou sept  
elles descendent se reposer un peu  
au bord de l'estuaire  
puis reprennent leur vol

mais un jour  
dans la première grisaille du matin  
faisant route vers le nord  
j'en ai vu des centaines  
une large  
vague de noir et blanc  
le mouvement  
frisant l'immobilité.

Je me suis arrêté  
je suis descendu de voiture  
alors que la vague déferlait :  
un rythme que depuis des années j'attendais  
de sentir au cœur de ma colonne vertébrale  
et dans les os de mon visage

et longtemps après leur passage  
la sensation a perduré  
ce n'était pas ce que mes professeurs avaient vu  
une étincelle d'instinct  
mécanique  
rien de magnétique  
aucun art  
ni aucun sens de l'orientation

c'était au contraire le retour au pays  
dans la plus pure urgence  
de l'ailleurs  
différent de l'espace choisi  
par l'esprit  
mais comparable à la conscience charnelle d'un chez-soi.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

## DONNÉES SENSORIELLES

*John Goodricke\** (1764-1786)

Des années durant, nous avons mesuré : les murs de notre école,  
la croissance des plantes, la perte d'énergie, la mue des serpents.

Nous avons compté les pétales, les têtards, les grains de sable,  
observé les migrations, les pluies, les fréquences.

Je croyais qu'il existait une chromatographie  
applicable au bonheur, ou à l'amour non partagé,

et quelque part derrière tout cela, dans des royaumes confidentiels  
d'œufs de mouette, de pierres, de choses dont j'ignorais le nom

un autre monde de magnétisme et de frontière,  
un courant sismique dans la colonne vertébrale, les nuits passées  
à reconnaître d'anciennes voix dans l'esprit.

Quand je me réveillais la nuit, je descendais au rez-de-chaussée dans le noir  
trouvant mon chemin grâce à quelque talent inconscient

quelque septième sens qui reconnaissait  
une pulsation plus intense, les tensions entre objets au repos,

le raidissement d'une table, d'un vase  
de verges d'or

– et une fois dehors,

les yeux levés vers un ciel nocturne empli de lumière  
j'attendais une musique que je pouvais ressentir

comme un mouvement dans la moelle de mes os,  
ainsi qu'avait dû le faire Goodricke, nuit après nuit,

au-delà de toute perception, le corps résonnant comme  
une cloche, des harmoniques  
chantant dans son sang,

le bout des doigts et les paupières meurtris par la grâce,  
et à l'écoute du plain-chant des étoiles.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

---

\*Ndt : astronome anglais né sourd-muet.

## ADAM ET ÈVE

Je les considère toujours  
comme des innocents  
beaucoup trop destinés au péché  
ils parcourent leur jardin  
stupéfaits par une merveille du lieu  
anges et bêtes  
accoutumés à tout sauf eux  
ou égarés dans une joie involontaire  
comme les êtres rêvés encore à naître.

Imaginez ce premier

matin froid : herbe givrée  
fruits tombés qui noircissent  
parmi les feuilles  
et les prés qu'ils avaient brodés d'un nom défini  
étouffés sous la neige  
l'entrelacs du chant des oiseaux  
disparu.

On reçoit ce à quoi l'on s'attend le moins  
et que l'on exige le plus  
telle fut la seule explication que j'obtins  
en classe d'instruction religieuse  
le serpent dans l'herbe  
nommé dès l'origine  
l'accalmie de chaque blizzard  
ordonnée d'avance.

Imaginez-les s'abandonner à la blancheur  
comme nous le faisons  
quand la neige revient  
tombe de nulle part sur James Street  
puis traverse le parc  
pour découvrir l'église  
comme un chant  
ou une prière apprise par cœur

ou tous ces jeux de chat perché  
et colin-maillard que nous n'abandonnons  
jamais vraiment  
enfants  
s'aventurant jusqu'aux confins

de l'espace enneigé  
lançant  
leur au revoir du bout des lèvres  
de rue en rue  
sans jamais imaginer ceci :  
l'arrêt soudain  
entre la boulangerie et la bibliothèque  
lumières qui s'allument dans les maisons ou les boutiques bondées  
le vent vif qui nous assiège  
ou un silence neigeux  
qui nous fait disparaître.

Je les considère toujours  
comme des innocents  
à qui il reste quelque chose à apprendre  
semblables à nous-mêmes quand nous parvenons à cette  
surprise :

nos corps  
à demi inhabités  
ayant plus de difficulté à vivre  
avec les autres  
à chaque nouvel hiver  
chaque nouvel espace  
les jardins que nous revoions dans notre sommeil  
qui s'emplissent de neige la journée  
tandis que nous exigeons

ce brouillard blanc

cette  
quantité suffisante de noms.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

## ANIMAUX

Il est des nuits où l'on ne peut nommer  
les animaux qui passent dans la lumière des phares,  
même en roulant par pleine lune, quand la route  
est calme et inquiétante

et que nous sentons l'odeur de l'eau bien avant  
d'atteindre la côte, de voir les réverbères de l'autre côté de la baie,

ils croisent notre route, innommables et lumineux  
plus qu'aucun autre dans la chaleur soudaine de l'Eden.

Très souvent, c'est un lapin ou un renard, même si nous avons  
parfois aperçu du bleu pastel ou du blanc de Chine,

ou croisé le mystère d'un regard  
et terminé les derniers kilomètres, muets d'étonnement.

C'est un peu comme le jour où est morte  
notre unique voisine dans Echo Road,

laissant une maison inhabitée pendant des mois,  
une obscurité au bout du chemin

qui se détachait de tout,  
l'escalier désert broyant du noir dans la chaleur,

les pièces vides se remplissaient d'excréments  
et de rêves de souris.

Au fil du temps, nous avons fini par penser que la maison abritait  
une présence : depuis la cour nous pouvions la voir

passer d'une pièce à l'autre sous la pluie automnale  
et nous pensions qu'elle nous observait : forme parente

plus animale que fantôme.  
Si vous rêvez d'un animal, dit-on, cela représente

« l'ego » – ce capharnaüm de souvenirs et frayeurs  
qui désire, se remémore, comprend, refuse,

et, même à présent, rêvant parfois que nous passons de pièce en pièce,  
nous nous éveillons avec son odeur sur nos mains,

et un lustre de fourrure musquée  
sur notre peau lavée par le sommeil,

pourtant ce que je sens dans tout cela et ne peux exprimer,  
ce n'est pas cette continuité que nous considérons être

le moi, mais la vie au-delà de celle que nous menons  
sciemment : une vaste présence qui procède

par ruse et conjecture,  
ombrageant notre amour.

(extrait de *The Light Trap*, Jonathan Cape, à paraître 2002)

## ANGÉLIQUE

Il en tombe tout l'après-midi  
et cela continue la nuit,  
aussi, au réveil  
je me glisse dans un nouvel  
isolement.

Il y a du mystère en toute chose ;  
y voir du blanc,  
du bleu, ou même  
de l'opalescent,  
une croûte maculée de pas,  
ou une pureté striée par les roues,  
c'est passer à côté de l'essentiel :  
il ne s'agit plus de météo à présent,  
mais de cinéma.

Rien de surprenant donc que  
quelque chose comme  
un ange sorti d'un film de Cocteau  
ou d'un des premiers films de Griffith  
ait pris  
le corps d'une femme  
et traverse North Street,  
en manteau d'hiver,  
les yeux sombres comme  
de l'encre, pourtant plus définis  
et lumineux que le monde  
en noir et blanc.

(extrait de *Angels and Animals*, éd. Maquette, 2000)